

Vincent Pieri

Station Rome

roman



MERCURE DE FRANCE

extraits de la publication

DU MÊME AUTEUR

ENFANTS DU MÉKONG, LA FORCE DU DON (essai), Presses de la Renaissance,
2008.

STATION ROME

Vincent Pieri

STATION ROME

ROMAN



MERCURE DE FRANCE

© *Mercurie de France*, 2013.

Mercredi 6 décembre. Station Rome, 7h53

Ils défilent, les uns après les autres, tous un peu pareils, pressés, anxieux. Le même spectacle, aujourd'hui comme hier, le même ballet. La sonnerie retentit, ils s'engouffrent dans le wagon surchauffé, avec précipitation, comme si leur vie en dépendait. Les portes claquent. Un bruit sec. Et ils s'en vont, le visage collé à la vitre, le regard perdu au fond d'eux-mêmes. Je les regarde s'agiter, ils ne me voient pas. Une valse matinale d'une heure et demie. Les métros qui s'enchaînent dans un bruit assourdissant, toutes les deux minutes. Les voyageurs happés par la lumière blanche, aveuglante du wagon, puis précipités dans le noir, le tunnel. J'aime ce moment. L'impression d'être au milieu du monde, avec les vivants. L'impression d'exister encore. J'aime cette heure qui me fait oublier ma nuit, les ténèbres que je viens de traverser. La plupart des hommes qui passent sont costumés, rasés de près, étouffés par leur cravate. Les femmes sont maquillées et dégagent une forte

odeur de parfum. Moi je pue, malgré la douche froide qu'ils m'ont obligé à prendre hier. Ils sont tous là, devant moi, prêts à entrer en scène dans une angoisse palpable. Mais leurs masques ne tiennent pas encore. Une jeune femme en tailleur-pantalon, les cheveux arrangés et le visage peint avec grand soin, ne réussit pas à étouffer ses bâillements. Une autre assaisonne de rouge à lèvres le croissant qu'elle dévore. Un jeune cadre, costume impeccablement repassé, serviette en cuir, prend la pose, *Les Échos* bien en main, essaie de se concentrer sur un article et pique du nez. Tous tentent de sortir de l'ombre à coups de basse scotchés aux oreilles, mais la nuit est là qui marque encore leur visage, et chacun de leur geste. Et lorsqu'ils sont ainsi démunis, affaiblis par leurs cauchemars, je les aime. Peut-être parce qu'ils me ressemblent.

Je suis dans les brumes de ma nuit. Je me suis fait ramasser par les gars du Samu. On ne m'y reprendra plus. Ils m'ont emmené à Nation, à la cour des Miracles. La cour des Miracles, c'est comme ça qu'une vieille cloche de Pigalle l'appelait, le centre. Il doit être mort maintenant, avec les litres de vinaigre qu'il avalait. En termes de miracle, on a connu mieux.

Ils m'ont récupéré boulevard Sébastopol. Des heures que je marche, que je lutte contre l'engourdissement, contre le froid qui s'empare peu à peu de chacun de mes membres. Il faut tenir jusqu'à 5 heures 20, l'ouverture du métro. Le vent glacé s'engouffre dans ma bouche, m'attaque les dents et me brûle les gencives. Il faudrait respirer par le nez ; je n'y arrive pas bien. Mes doigts. La sensation qu'on les

écorche à coups de lame de rasoir. Un camion s'arrête à ma hauteur. Je le reconnais mais fais comme si je n'avais rien vu. Une femme en sort, un thermos à la main. L'argument est trop fort, je stoppe ma course. Elle me sert un café brûlant et me tend une cigarette.

— Tu devrais monter. Y a de la place à Nation ce soir.

— Non.

— On en a retrouvé un comme toi hier, au petit matin. Crevé sur le bord du trottoir, comme un chien.

— On finira tous comme ça.

— Tu crois pas que ça peut attendre un peu ?

— Je ne veux plus aller là-bas.

— C'est juste pour quelques heures. Il fait moins 5 degrés. Fais pas le con !

Elle me prend le bras d'autorité et je cède. Je me laisse conduire jusqu'au camion. Je déteste les foyers comme je déteste tous les clochards. Je sais que je le regretterai, mais tant pis. La douleur est trop forte.

Je monte à l'arrière du camion, il fait moins froid. Deux bancs parallèles, une vitre au fond qui nous sépare des conducteurs. L'impression d'être dans un fourgon de police. Quatre personnes sont à l'intérieur. Au fond, contre la vitre, un vieillard. Emmitoufflé dans une parka dégueulasse, il ronfle. Il cuve les litres qui lui ont permis de lutter contre le vent glacé et l'ennui. Chacun sa méthode. Je m'assieds sur le même banc, mais à distance. Il pue. En face de moi, une femme, la quarantaine, propre. Elle garde les yeux à terre et serre ses mains pour ne pas qu'elles tremblent. Elle crève de trouille. Une bleue, ça se voit

tout de suite. Pas encore attaquée par la rue. Peut-être sa deuxième ou troisième nuit dehors. Il en faut pas plus pour être embarqué dans le circuit et se retrouver au CHU. À sa gauche, un Arabe se tient la tête entre les mains et marmonne des paroles incompréhensibles. De l'autre côté, un Blanc, les yeux fermés et qui tient la poignée de la porte. La maraude continue et le camion se remplit. La jeune femme note le nom de chacun des nouveaux arrivants, comme elle l'a fait pour moi. Je suis obligé de me rapprocher du vieillard qui dégage une odeur écœurante, un mélange de vin, de sueur et d'urine. J'ai mal au cœur. Je ne suis pas le seul : l'homme qui tenait la poignée de la porte, appuie brusquement dessus, ouvre et vomit. Les deux derniers arrivés gueulent, puis se marrent : ils sont bourrés. La femme laisse échapper un gémissement. Je ferme les yeux et me joue un nocturne de Chopin. Les couleurs langoureuses de la mélodie réchauffent mes doigts. Là où je suis maintenant, leur odeur ne peut plus m'atteindre. Le camion s'arrête. Nation.

Nous sommes regroupés dans le hall du centre où un surveillant nous appelle l'un après l'autre. Il faut s'inscrire pour la nuit, puis récupérer une clé de casier et un kit de douche. Mes mains, mes pieds, ma tête brûlent. Écart de température. Je fourre mon sac déchiré qui ne contient qu'un duvet dans le casier. Aucune affaire n'est tolérée dans les chambres, à part les vêtements et les papiers. Tous les habits que je possède sont sur moi, et je ne me sépare jamais de mon carnet. Je me dirige vers les chambres d'un pas décidé, lorsqu'un surveillant m'attrape par l'épaule.

— Les douches, c'est par là !
— Elles puent vos douches, surtout à cette heure, après tout ceux qui y sont passés.
— C'est le règlement. Pas de douche, pas de lit.
— Il est con votre règlement.
— Tu peux retourner dehors si tu veux, c'est pas moi que ça dérangera.

Il me pousse vers les douches. Pas le choix. Un long couloir avec, d'un côté, dix cabines qui ne ferment plus et, de l'autre, dix lavabos. Des dizaines de serviettes jetables sont abandonnées sur les lavabos, ou par terre, dans des flaques d'eau couleur pisse. Des rasoirs traînent sur les lavabos mal rincés. Le sol est jonché de cheveux et de poils en tout genre. Pas pire endroit pour attraper des saloperies. L'Arabe du camion est assis dans un coin, tout habillé. Il fume une cigarette, pensif. J'aimerais lui en taxer une, mais je veux sortir d'ici au plus vite. Au fond, deux assistants s'occupent d'un vieil homme en hardes. Affalé sur un siège en plastique, il a perdu connaissance. Je prends une chaise et enlève mes vêtements, un à un. Je suis épuisé. J'enroule mon pull autour de mon carnet. Ma pire angoisse, c'est de me le faire voler. Ces pages, c'est la seule chose qui me reste. Ma mémoire. Les assistants entreprennent de couper aux ciseaux les habits du gars. Ils ont pourri sur lui à force de ne pas être changés. Il gémit mais ne semble pas reprendre connaissance. Son corps apparaît, rougi à divers endroits par des plaques d'eczéma et de gale. Les assistants le soulèvent pour lui retirer les lambeaux de son pantalon et le maintiennent debout. Sur son dos, des plaques de

merde séchées. Je détourne les yeux, écœuré. Est-ce que je finirai comme ça ? Je rentre dans la douche, un œil sur mes affaires. Une flaque de pisse au milieu de la cabine. J'évacue avec le jet d'eau et je me lave. Pas de chance, l'eau est froide. J'entends les assistants à côté qui frottent le corps du vieil homme. L'eau lui a fait retrouver ses esprits : il gueule. Je me sèche, récupère mes affaires, visite les chiottes qui débordent pour me convaincre de me retenir, salue l'Arabe et monte aux dortoirs.

À cette heure, on ne choisit pas sa chambre. On prend les lits qui restent. Un surveillant me conduit, ouvre une porte à moitié défoncée et me présente un matelas dans un coin. J'entre. Quatre formes immobiles sous les draps blancs. On dirait des cadavres, l'odeur surtout. Des vapeurs de corps en putréfaction. Qu'est-ce que je fais là ? Pourquoi j'ai accepté de monter dans ce camion ? Je le savais, je savais où ça allait me mener. J'aurais dû passer la nuit au même endroit qu'hier, sous l'auvent de la Sécurité sociale, rue Boursault. Un froid à se damner mais qui chasse toutes les odeurs. Même la mienne. Ils vivent. Les ronflements en témoignent. Assis sur ma paillasse, je noue mon foulard autour de mon ventre : une poche idéale pour mon carnet. Je m'allonge sur le matelas, tout habillé, une chaussure attachée à chaque poignet. C'est la seule manière de les retrouver demain. Je ferme les yeux, évitant de penser aux puces qui doivent peupler le matelas, et je sombre.

Un métro entre sur le quai. Je suis épuisé. Je dormirai cet après-midi, ici dans ma station. On y est plus en sécurité que dans n'importe quel foyer. Je n'y retournerai pas.

Mourir de froid plutôt que m'allonger parmi ces corps pourrissants.

— Maman, pourquoi il reste sur le quai, le monsieur? C'est parce qu'il est sale?

Un gamin, il doit avoir six ou sept ans, l'âge où on se pose encore des questions.

— Allez, viens Jeremy, arrête de dire des bêtises.

Elle m'a jeté un rapide coup d'œil, voir si j'avais entendu. J'ai fait comme si de rien n'était.

Rome, 8h38

Je l'ai vue sortir d'une des rames centrales tout à l'heure. Elle fait quelques pas vers la sortie, renonce, fait mine de reprendre le métro, recule... Dix minutes qu'elle hésite. Un personnage inattendu qui rompt la monotonie du bal. Elle porte une robe de soie rouge, froissée, une robe de concertiste, et une étole sombre qui glisse à chacun de ses mouvements, laissant entrevoir une épaule laiteuse. Pas de manteau, rien pour se protéger des attaques du froid. D'où est-ce qu'elle sort? Pas d'une boîte de Pigalle. Trop classe. Son maquillage a coulé: elle a dû pleurer. Je ne peux pas voir son regard. J'imagine des éclairs de tristesse, des larmes qui jaillissent, trop longtemps retenues. Je vois souvent des femmes qui pleurent sur les quais, de tout âge. Des hommes aussi. Un nombre incalculable de drames se jouent dans les métros. Elle fait quelques pas vers moi. Un frisson me traverse. Je la vois s'approcher et se pelotonner dans mes bras, déverser son chagrin au creux de

mon épaule. Je sens la chaleur de son souffle, de ses larmes, irriguer ma peau. Son corps tremble. Je la serre contre moi. Trêve de conneries. Qui voudrait se réchauffer dans les bras d'un clodo mort de froid ? Je n'existe pas pour elle, pas plus que pour les autres. Elle ne me voit pas, elle continue à tourner en rond, prisonnière d'un dilemme qui me restera inconnu. D'où vient-elle ? Une mauvaise nuit d'amour ?

Elle s'est habillée comme pour une première fois, excitée comme une adolescente qui va se donner, tout entière. Une robe de soie rouge. Elle a claqué la porte avant qu'il ne rentre. Elle n'aurait pas supporté qu'il la voie comme ça, elle n'aurait pas pu soutenir son regard. Elle y est allée. Sans réfléchir. Poussée par un désir qu'elle ne contrôlait pas, qu'elle ne voulait plus taire. Une fois, une seule. Elle ne l'avait jamais trompé avant et elle ne le referait plus après ça. Juré. Elle en avait trop envie. Il fallait qu'elle fasse l'amour avec cet homme qu'elle connaissait à peine, qu'elle sache si elle était encore désirable. Est-ce que c'était tromper, ça ? Non. Juste une nuit, hors de sa vie, hors d'elle-même, une aventure qu'elle tairait, qu'elle enfouirait au fond, tout au fond de son corps. Ils ont fait l'amour. Il l'a baisée. Écœurant. Elle a envie de vomir depuis. Ce sexe en elle, ce sexe d'un homme qu'elle ne connaît pas. Comment a-t-elle pu vouloir ça ? Comment a-t-elle pu croire qu'il s'agissait de passion, de plaisir interdit ? Elle n'a ressenti aucun plaisir. Elle se sent sale, la douche n'a servi à rien. Elle sent son odeur sur elle. L'impression qu'elle ne pourra pas s'en débarrasser. Il va falloir rentrer, affronter son regard, lui avouer. Je la regarde hésiter, trembler. Une

femme perdue au milieu du tumulte matinal. Une femme à contre-courant qui est en train de se noyer, et dont personne ne se préoccupe plus. Beauté d'un soir, fanée. Je pourrais me lever, aller à sa rencontre, l'amener sur ce banc et la réconforter. Elle crierait en m'apercevant. De peur. Elle ne comprendrait pas mon intention. Elle ne verrait que mes traits creusés, ma barbe mal dégrossie, et la saleté de mes frusques. Elle se rapproche du quai, se laisse frôler par le métro. À quoi joue-t-elle? À moins que ce ne soit plus grave.

Elle ne s'y attendait pas. Elle l'a rejoint rue des Dames, dans le restaurant où ils ont dîné ensemble la première fois, juste avant de se donner l'un à l'autre. Elle est tout excitée. Si longtemps qu'un homme ne lui a pas fait cet effet, ce frisson délicieux dans le ventre. Un tremblement incontrôlable à la seule pensée de ses mains. Une soirée entière face à lui. Une nuit de plaisir et d'amour. Elle est heureuse. Elle sent, elle sait que c'est lui, celui qu'elle recherche depuis tant d'années. Elle a revêtu sa plus belle parure, cette robe de soie rouge dont elle connaît le pouvoir; elle a souligné la finesse de ses traits par un maquillage délicat. Elle entre dans le restaurant, sûre de sa puissance. Il la regarde avancer, les yeux brillants. La magie commence. Les vins et les mets délicats se succèdent, les mains se caressent, sans parole ni gêne aucune. Et puis le dessert. Sa main se crispe, il commence à lui parler d'une voix sourde, d'une voix qu'elle ne lui connaît pas. Elle sourit, elle ne comprend pas. Il parle de leur amour, d'une autre femme, de sa femme qu'il ne pourra jamais quitter. Il a le regard fixe,

ailleurs. Elle n'entend pas, elle s'y refuse, le sourire figé sur les lèvres. C'est son corps qui réagit : une douleur effroyable au ventre. Elle se voit, le visage calme et apaisé et elle sent la douleur monter. L'impression d'être double. Pas de larmes. Un calme effrayant. Les entrailles qui se déchirent. La voix continue, toujours plus écoeurante, toujours plus lointaine. Elle se lève. Elle ne sait pas où elle trouve cette force. Elle part. Ça y est, elle s'est engouffrée dans un métro qui passait. Encore une seconde et elle disparaît.

Rome, 9h07

Vingt-trois minutes avant de rejoindre le *Café des Petits Frères*. Des heures que je n'ai rien avalé, je suis parti de Nation le ventre vide. Pas envie de manger en face de ces porcs. Il me reste 2,60 €. Juste de quoi m'offrir deux croissants et deux cafés noirs chez les *Petits Frères*, ça ne sera pas du luxe. Bon pour faire la manche tout à l'heure.

Rome, 9h21

Parfois je me laisse aller, je me dis qu'il faudra renoncer un jour, abandonner la lutte, se laisser crever. Je n'ai pas le droit : je dois souffrir.

Café des Petits Frères, 11h34

Vingt-six minutes avant le froid. Dommage qu'on ne soit que mercredi. Ici, ils ne servent un repas que le ven-

dredi et le week-end. Les autres jours, ils ferment boutique à 12 heures. À la Trinité, la paroisse distribue un repas chaud. Trop loin. Pas envie de marcher jusque-là. Pas envie de revoir leurs gueules ravinées, d'entendre leurs cris d'ivrogne. J'ai les croissants sur l'estomac, j'ai mangé trop vite.

J'écris sur une vieille table qu'ils ont repeinte en jaune clair, sans doute pour nous redonner le moral. Une illusion de soleil. Je passe de plus en plus de temps à écrire. C'est la seule manière que j'ai trouvée pour ne pas devenir fou. Ça vient vite, la folie, dans la rue. Parfois, je ne suis pas certain d'avoir vraiment vécu les choses. Je les fixe dans mon carnet pour m'en assurer. Sans compter que ça occupe de noircir du papier à longueur de journée. J'achète toujours les mêmes : des carnets noirs, solides, petits carreaux. À Rome, sous mon banc, il y a une petite cavité dans le mur, derrière deux carreaux de faïence que l'on peut desceller. C'est là que j'entrepose tous mes écrits, à l'abri des hommes et des clochards. Quand je perds pied, je les relis.

Aujourd'hui, nous sommes peu nombreux au café. Quelques têtes connues que j'ai saluées en entrant. Au fond de la pièce, William discute passionnément avec un inconnu autour d'un chocolat chaud. De musique, j'en suis certain. C'est chaque fois la même chose, dès qu'il parle de son art, il s'excite et tout son sang d'Irlandais remonte sur son visage blanc. Il a du talent, William. Il possède une guitare et un harmonica qu'il réussit à maintenir au niveau de ses lèvres avec deux tiges de fer qui se rejoignent derrière son cou. Avec son ingénieux dispositif, il peut jouer de

deux instruments en simultané et faire des concerts dans le métro. Rien que pour observer l'harmonica scellé sur ses lèvres, les passants s'arrêtent. J'aime bien bavarder avec lui, de temps en temps. Nous n'aimons pas les mêmes genres mais il parle de ses morceaux avec passion, et il compose. J'aurais pu les rejoindre et déjeuner avec eux. Pas envie. Pas aujourd'hui.

Tout seul, à une table bleu indigo, un gars mange son pain en déglutissant avec une extrême lenteur. Je le connais de vue. Je le croise, la nuit, devant la mairie, rue des Bati-gnolles. Il marche, en long, en large, sur un espace de deux cents mètres, comme s'il était enfermé dans une cage invisible. Avec ses cheveux longs qui ne forment plus qu'une masse compacte et grasse, sa peau abîmée qu'il ne cesse de gratter en grognant, il ressemble à un fauve. J'évite de lui parler. Il me terrorise, ses yeux surtout. Dès qu'il me regarde, j'ai l'impression qu'il va me sauter à la gorge, me déchirer la veine jugulaire. Il est passé de l'autre côté.

Dans quatorze minutes, je suis dehors, sans argent, et je n'ai plus qu'une cigarette. Il va falloir renflouer les caisses, aller faire la manche. La corvée. Récupérer une quinzaine d'euros : cinq pour les clopes, sept pour ce soir et trois pour demain. Je déteste mendier. Ce n'est pas tant le geste, la position humiliante qui me gêne. Non, ça, on s'y fait, avec le temps. Mais les regards... Mauvaise humeur, haine, pitié écœurante, terreur, tous les sentiments les plus dégueulasses y passent. Ce qui m'atteint le plus, c'est cette indifférence feinte, ce coup d'œil rapide, en coin, avant d'accélérer le pas, cette peur de me regarder dans les

yeux, comme un des leurs. Lorsque j'en attrape un et qu'il daigne me donner une pièce, c'est en passant, du bout des doigts, comme s'il allait se salir. Du bout des yeux, comme si j'allais le mordre. Parfois, dans les bons jours, j'aimerais leur parler un peu, les remercier. Ils s'en vont en courant. La trouille, voilà la seule chose qui se dessine sur leurs visages. Si je demande une clope, juste une misérable clope, ils tâtent nerveusement leur poche, sortent un paquet plein, en tirent une et me la tendent du bout des doigts. Éviter tout contact. Je suis sale. Avant-hier, j'ai croisé un jeune homme, les cheveux en broussaille, les yeux perdus. Il m'a tendu son paquet.

— Sers-toi.

— Faut pas être gentil avec les clochards comme ça. On sait jamais. Je pourrais en prendre dix.

— Prends-en trois si tu veux, quatre maximum. Pas plus, sinon je vais en manquer.

— Deux ça ira. Merci.

— Pas de quoi.

— Bonne journée.

— À toi aussi.

Il souriait, et chose étrange, il me regardait droit dans les yeux. J'ai sursauté. Pas l'habitude. Je sais que je suis un paria. Un parasite. Ont-ils pour autant le droit de ne pas me regarder? Bien sûr. Ils ont tous les droits. Un jour, j'en agripperais un. Je collerai mon visage sale au sien, je lui soufflerai mon haleine putride à la gueule et je hurlerai : « Regarde-moi ! Ose regarder ma face ! Oui, mes cheveux puent le gras. Oui, j'ai les dents qui pourrissent. Oui, c'est

la gale que tu vois s'étendre sur mon visage. Je me décompose devant toi. Contemple ma face et reconnais la vérité: tu es mon frère.» Je le tabasserai, je lui cracherai mon venin de clochard à la gueule. Hypocrite! Un jour, ça viendra, ça sortira. Je serai incontrôlable. Et celui-là payera pour tous les autres.

Rome, 17h37

Dormi trois heures, bercé par le ronron du métro. Je me sens un peu mieux. La manche n'a pas été trop difficile. Je me suis mis dans mon coin, à côté des tourniquets, au chaud et j'ai essayé d'être humble et gentil. C'est le minimum. Pour gagner de l'argent, il faut être triste mais digne, baisser les yeux sans avoir l'air de s'en foutre, avoir une voix douce et inquiète. Être juste en somme. Et surtout pas de désespoir, de prières et de cris intempestifs. Ça les met mal à l'aise et c'est encore pire. Pour qu'ils donnent, il faut être propre aussi, enfin... avoir l'air d'un clochard, mais sans l'odeur. J'y pense à chaque douche. Frotte bien, astique ton corps, fais-le briller, tu leur feras moins peur.

Rome, 21h45

Il faut que je note ça. Un moment hors du temps, loin du fracas des métros, des annonces insupportables et du brouhaha des voyageurs. La musique m'a saisi. Par surprise. Je me suis retrouvé au milieu de la *Rhapsodie sur un thème de Paganini* de Rachmaninov. La sensation d'y être. La

s'éteindre ce regard vide d'amour. Attendre que son visage se tourne vers toi et te supplie. Pour la première fois. Pour cette seconde. Juste pour cette seconde où elle s'est tournée vers toi, le crime n'était-il pas nécessaire? Son visage te hante à jamais. Le miroir de ta cruauté. Pendant une seconde, elle t'a regardé. Elle mendiait ta compassion. L'amour qu'elle ne t'a jamais donné. Tu t'es installé devant le piano noir. *Concerto pour piano n° 2*. Serge Rachmaninov. Elle n'a plus le choix. Cette fois-ci, elle l'écouterait jusqu'au bout. Dès la première note, elle frémit. Elle comprend. Tes doigts frappent les cordes. Son souffle s'accélère. Tu sens sa rage, tu entends le cri qu'elle ne réussit pas à pousser. Tu jouis de ces notes qui l'emportent. Deuxième mouvement. La lenteur du rythme fait gémir son âme. Son regard sans forces ne peut plus arrêter tes doigts. Jusqu'au bout. Tu tiens la dernière note, tes yeux plongés dans les siens. Elle expire sous tes doigts.

L'inspecteur t'a rendu tes articles, au départ sans un mot. Avant de les remettre dans ton carnet, tu les as regardés. Une femme blonde habillée tout en noir, le teint très blanc, le regard glacial. Avec un violoncelle. On ne voyait plus son nom. Partout où il aurait dû apparaître, tu l'avais barré.

Et puis il parle, avec sa voix monocorde. Il te dit que tu es malade. Très malade. Tu te retiens pour ne pas le tuer. De toute façon, il va te relâcher. Il ne peut pas te garder. Demain, tu es dehors. Dans la rue. Pour l'éternité. Avec Ariane.



Station Rome

Vincent Péri

Cette édition électronique du livre

Station Rome de Vincent Péri

a été réalisée le 13 février 2013

par les Éditions du Mercure de France.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782715233249 - Numéro d'édition : 246292).

Code Sodis : N53649 - ISBN : 9782715233263

Numéro d'édition : 246294.